

***Balances, triangles et bâtonnets.
Tracer des diagrammes pour articuler son analyse,
rédiger ses conclusions et collecter son matériau***

Christophe Lejeune, Docteur en Sociologie

Université de Liège, Belgique

Résumé

Les balances, les triangles et les bâtonnets sont des diagrammes d'un type particulier, articulant deux à deux les dimensions issues du codage du matériau empirique. Les balances et les triangles soulèvent cependant des difficultés suggérant de leur préférer les bâtonnets. Ceux-ci permettent de représenter l'articulation de deux dimensions ainsi que leur contexte de variation conjointe. Ils incitent également l'analyste à formuler des hypothèses et orientent la collecte de matériau sur le terrain. Leur traçage facilite enfin la rédaction des premières propositions analytiques, d'une manière respectant les exigences d'une recherche qualitative. Mais s'ils assistent la rédaction, ils ne s'y substituent pas pour autant. Vu leur caractère schématique, les diagrammes se prêtent peu à rendre compte de phénomènes diachroniques et peuvent également déconcerter l'analyste.

Mots clés

GRAPHIQUE, DIAGRAMME, SCHÉMATISATION, CODAGE AXIAL, APPRENTISSAGE

Introduction

Tableaux, graphes, diagrammes, réseaux, cartes, schématisations... toutes sortes de représentations graphiques sont mobilisées en recherche qualitative.

Leurs apports sont multiples. Matthew Miles et Michael Huberman (2003) soulignent leur rôle dans l'analyse de notre matériau. Ian Dey (1993) ajoute qu'elles aident l'analyste à distinguer l'essentiel de l'accessoire. Selon Jo Reichertz (2007),

Note de l'auteur : L'auteur tient à remercier Aurélien Béné, Laetitia Godfroid, Marie Housen, Pierre-Yves Hurel, Nicolas Mazziotta, Laetitia Pozniak, Marc-Henry Soulet et Thomas Vangeebergen pour leurs commentaires à propos d'une version antérieure de cet article. Selon la formule consacrée, l'auteur reste évidemment seul responsable des erreurs ou des imperfections qui y subsisteraient.

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série « Les Actes » – numéro 27 – pp. 95-113.

LA SYNTHÈSE EST-ELLE POSSIBLE EN RECHERCHE QUALITATIVE?

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2023 Association pour la recherche qualitative

elles stimulent l'inventivité et la formulation de nouvelles hypothèses. Pour Juliet Corbin (Corbin & Strauss, 2008), elles facilitent la communication des résultats à la communauté scientifique.

Pour ces raisons, certaines méthodes leur accordent un rôle central (Clarke & Friese, 2007; Demazière & Dubar, 2004). Ces dernières décennies, leur usage a en outre été renforcé par l'informatique, qui en a facilité le traçage et la modification (Fielding & Lee, 1998; Silver & Lewins, 2014; Tesch, 1990).

Pour autant, les représentations graphiques ne font pas l'unanimité (Bryant & Charmaz, 2007). Ainsi, pour Barney Glaser, un graphique ne parle jamais de lui-même. Son caractère schématique est susceptible d'appauvrir la conceptualisation et de compliquer la communication entre collègues (Stern, 2007).

Il existe une diversité de représentations graphiques en recherche qualitative. Parmi cette diversité, certaines ressemblent à celle de la Figure 1. Si les schématisations de ce type sont courantes, les praticiens ne disposent cependant pas d'indications sur la manière de passer du codage du matériau qualitatif (transcription d'entrevue ou note d'observation) à ce type de schématisation puis, de celle-ci, à des conclusions élaborées et articulées (comme un article scientifique, un rapport de recherche, un mémoire de fin d'études ou une thèse de doctorat). Le présent article présente des diagrammes simples précisément développés pour résoudre cette difficulté analytique. Il entend ainsi fournir un outil intermédiaire permettant de dépasser le « simple » codage du matériau qualitatif.

Ce défi n'est pas propre à une méthode ou à une technique particulière, il est commun à plusieurs d'entre elles. L'analyse par théorisation ancrée, l'analyse thématique, l'analyse structurale ou l'analyse phénoménologique interprétative, entre autres, sont concernées par ce problème. Indépendamment de leurs apports et difficultés propres, ces différentes méthodes partagent le défi transversal de dépasser une présentation « plate » du codage. Ce défi, le présent article entend le relever au moyen de diagrammes. Comme je le montrerai, ceux-ci facilitent l'articulation des dimensions. Ils décomposent, ralentissent et, ce faisant, approfondissent le geste intégratif. Cet article en discute les apports et les faiblesses.

Contexte

J'ai développé les diagrammes présentés dans cet article pour mener mes propres recherches qualitatives. Leur présentation pourra donc également servir à d'autres voulant conduire leurs analyses.

Par ailleurs, ces diagrammes constituent une ressource didactique pour enseigner les méthodes qualitatives. C'est à cette fin que je les ai conçus et c'est dans ce contexte qu'ils ont été éprouvés. Concrètement, chacun de mes enseignements prévoit de les mobiliser dans la réalisation d'une première recherche qualitative. Cela concerne,

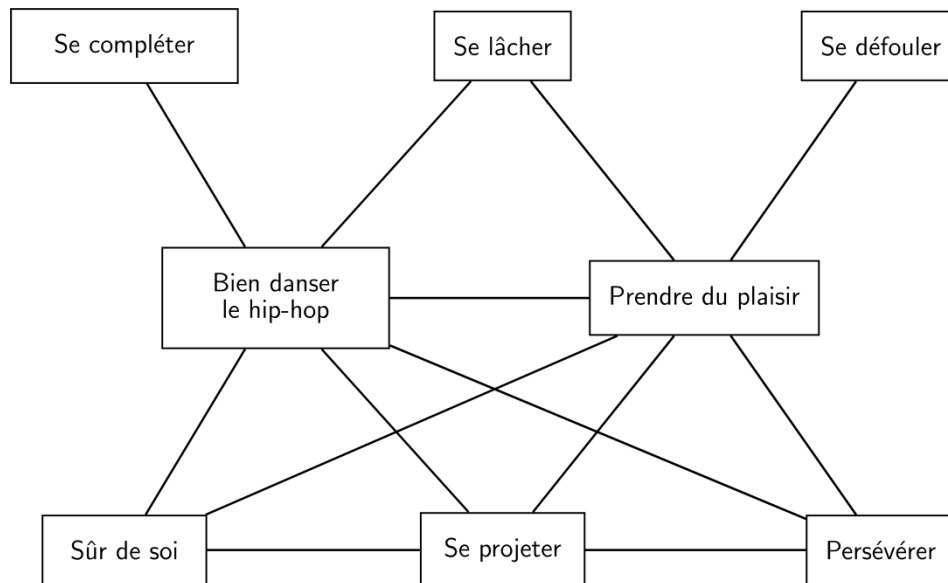


Figure 1. Un exemple de schématisation (d'après Lejeune, 2014).

chaque année, environ 150 personnes inscrites en premier cycle universitaire, une dizaine terminant leur deuxième cycle et une vingtaine en début de thèse de doctorat.

C'est donc par la pratique, empiriquement, à travers les succès et les erreurs de mes enseignements que j'ai choisi de retenir ou d'écarter certaines des propositions présentées dans la suite de ce texte.

Articuler et intégrer : deux premières propositions

Dans une recherche qualitative, le premier niveau d'analyse correspond au codage, aussi appelé codification (Paillé, 1994) ou étiquetage réflexif (Lejeune, 2019). Cette activité consiste à expliciter ce qui est exprimé dans le matériau qualitatif. Elle se matérialise par l'apposition en regard du matériau (dans la marge ou sur une page attenante) de mots ou de phrases rédigées par l'analyste ou prélevées *in vivo* dans le matériau. Ces mots ou ces phrases désignent différentes dimensions du phénomène analysé. Le mot « dimension » s'y réfère donc dans la suite de cet article.

L'identification des dimensions procède à une fragmentation du matériau. Celle-ci est délibérée. L'étymologie du mot « analyse » renvoie à une telle décomposition. Toutefois, si elle s'en tient à celle-ci, l'analyse donne l'impression d'une mise à plat. Certaines critiques de la recherche qualitative visent précisément cette réduction au codage (Dey, 2007). Pour dépasser ces limites, il importe d'articuler entre elles les dimensions issues de cette première activité.

Pour y parvenir, différents outils ont été proposés. C'est un des points de divergence entre les chercheurs ayant formalisé l'analyse par théorisation ancrée, Barney Glaser et Anselm Strauss.

Barney Glaser (1978) a explicité 18 familles conceptuelles synthétisant en quelque sorte les différentes manières d'articuler des concepts. Ce recensement ne constitue cependant pas un ensemble fini, d'autres familles y étant ajoutées depuis (Charmaz, 2014). C'est d'ailleurs moins un répertoire (dans lequel puiser) qu'une source d'inspiration, dont la fréquentation entend cultiver la sensibilité théorique de l'analyste. Se confronter à une diversité de relations conceptuelles aiguise la capacité de l'analyste à construire des articulations originales, pertinentes et congruentes tant avec le matériau analysé qu'avec la question posée. L'éclectisme des familles conceptuelles en fait donc la force. Mais la culture quasi encyclopédique qu'elles supposent est également susceptible d'effrayer la personne qui débute (Kendall, 1999). En outre, l'analyste non-sociologue peut craindre que ces familles conceptuelles ne soient guère adaptées à sa discipline.

Pour sa part, Anselm Strauss (1987) a formulé une série de questions invitant l'analyste à se demander qui fait quoi à l'intention de qui, comment, quand, pourquoi et avec quel résultat. Connues en anglais comme les « 6 w », ces questions rappellent la première famille conceptuelle de Barney Glaser, portant sur les causes, les conditions, les contextes, les contingences, les covariations et les conséquences (les « 6 c »). Bien entendu, ces six questions préexistaient à ces propositions (et à la formalisation de la recherche qualitative).

Pragmatiques, ces questions facilitent l'articulation des dimensions; leur opérationnalité rassure l'analyste qui débute (Kelle, 2019). Judy Kendall (1999) considère également qu'elles fournissent une trame, un modèle susceptible d'emporter l'adhésion des organismes de financement et de convaincre les évaluateurs. Cet effet tient en partie au raisonnement causal qu'il induit. Toutefois, si certaines approches se montrent inclusives envers ce type de raisonnement (Dey, 2007), d'autres proscrirent toute causalité d'une démarche qualitative. Une solution médiane consiste à ne retenir que les causes « émiqes » (Oliver de Sardan, 2008) : les six questions entendent cerner les causes pertinentes pour les personnes rencontrées et non les facteurs déterminants qui correspondent aux variables indépendantes des statistiques.

Issues de la sociologie américaine, ces questions favorisent l'analyse d'activités situées (ici et maintenant) voire privilégient une approche micro. Ces présupposés suscitent une méfiance (Charmaz, 2014) ou amènent à s'interroger sur leur congruence avec d'autres approches théoriques (Glaser, 1992). Ils restent cependant suffisamment génériques pour convenir à un large éventail de conceptualisations (Kelle, 2019).

Si elles se recoupent partiellement, les propositions de Barney Glaser et d'Anselm Strauss souscrivent à des stratégies pédagogiques différentes. Les familles

conceptuelles de Barney Glaser encouragent la créativité de l'analyste, sans lui fournir de ligne de conduite. Elles lui accordent de la liberté et témoignent une confiance en son inventivité (au risque de l'intimider). À l'inverse, les questions d'Anselm Strauss prennent l'analyste par la main. Elles explicitent une série de procédures qui rassurent sur l'ampleur de l'entreprise (au risque de limiter l'analyse et de perdre de vue la conceptualisation visée).

Si elles paraissent aisées à mettre en œuvre d'un premier abord, les propositions de Barney Glaser et d'Anselm Strauss peinent cependant à tenir leurs promesses. Sur la cinquantaine de thèses de doctorat qu'Anthony Bryant (2019) a supervisées, le peu qui s'y sont essayés s'en sont détournés... Et, dans l'ensemble, le travail d'articulation a été effectivement mené sans recourir à ces propositions particulières.

Tracer des diagrammes : trois autres propositions

Reprenons le problème à sa base : en quoi consiste le travail d'articulation ? Fondamentalement, il s'agit d'associer, de lier, d'articuler deux dimensions. Établir que deux dimensions varient en fonction l'une de l'autre ne suffit cependant pas. Il importe également d'identifier le sens de cette variation conjointe.

En tant que représentation graphique, les diagrammes peuvent y contribuer. D'apparence simple, rappelant le dessin, ils présentent des vertus facilitatrices et rassurantes. Ils encouragent en outre une réflexion systématique sur les relations conceptuelles et l'intégration des analyses (Strauss, 1987).

Les diagrammes que je vais présenter entendent en outre relever ce défi d'articulation sans convoquer de présupposé propre à une discipline ou une théorie particulière. Cette indépendance théorique et disciplinaire est délibérée. Elle entend rendre les diagrammes accessibles et utiles quelle que soit la discipline de l'analyste et rassurer le novice qui pourrait se méfier d'outils embarquant une charge théorique particulière.

Ces dernières années, j'ai éprouvé trois manières de tracer ce type de représentations graphiques.

La première prend la forme d'une balance sur les plateaux de laquelle figurent les deux dimensions articulées. Ce premier diagramme a été construit dans le cadre du séminaire doctoral « Découvrir la recherche qualitative par la pratique », en concertation avec Laura Beuker, Julie De Cia, Amélie Dervaux et Fabrice Travaglianti. Cette représentation graphique présente la vertu d'illustrer un phénomène de vases communicant entre deux dimensions, l'une s'éclipsant au fur et à mesure que l'autre gagne en importance. La Figure 2 représente ainsi que plus un apprenant se trompe, moins il s'implique.

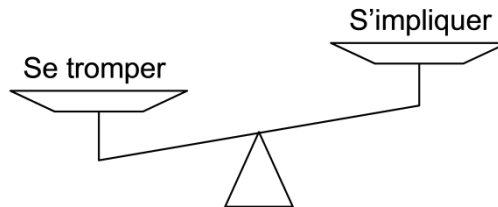


Figure 2. Balance représentant deux dimensions variant en sens opposé (d'après Lejeune, 2014, p. 109).

À l'usage, j'ai progressivement délaissé cette représentation graphique. La logique du balancier veut en effet que la dimension qui se trouve le plus haut sur le graphique est celle qui est également la plus légère et donc qui présente le moins d'importance pour la personne rencontrée. Ce positionnement sur le diagramme peut produire des malentendus dans la mesure où, dans notre société, ce qui est représenté en haut d'un graphique est également ce qui est le plus important. Or, sur une balance, le plus lourd des plateaux se trouve en bas. Dans mes enseignements, j'ai observé des malentendus et des erreurs découlant de cette différence sémiotique entre le poids et la hauteur.

À la balance, a succédé une deuxième représentation graphique, développée avec Sébastien Fontaine, dans le cadre d'un cours de « Pratique de la recherche qualitative ». Ce diagramme adopte une autre métaphore visuelle, celle de la table de mixage (Figure 3a). Deux triangles se font face, tête-bêche, de manière à symboliser que l'importance d'une dimension décroît au fur et à mesure de l'avènement d'une autre. On retrouve la logique des vases communicants. En outre, ces deux triangles permettent de représenter la présence simultanée des deux dimensions. Ce deuxième diagramme résout le problème soulevé par la balance. Il a été mobilisé par mes étudiants pendant plusieurs années.

Cependant, il montre également ses limites. Il devient en particulier difficile à manipuler lorsque deux dimensions varient tantôt dans le même sens, tantôt dans des directions opposées. Pour représenter ces deux situations opposées, le diagramme doit être dédoublé. Deux dimensions variant en sens contraire se représentent ainsi au moyen de deux triangles tête-bêche (Figure 3a) alors qu'une variation conjointe nécessite d'adosser ces triangles (Figure 3b). Il est difficile de représenter ces deux situations sur un même diagramme. Cette limite tient à ce que l'articulation est symbolisée par la position des triangles, l'un par rapport à l'autre.

Pour cette raison, j'utilise désormais un troisième type de diagramme composé non plus de deux triangles, mais de deux bâtonnets (Figures 4a et b). Cette troisième forme permet de représenter, sur un même diagramme, que deux dimensions varient

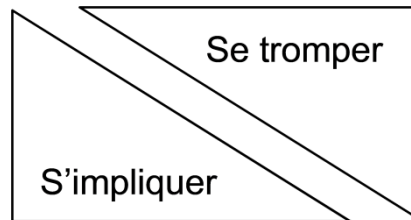


Figure 3a. Triangles représentant deux dimensions variant en sens opposé (d'après Lejeune, 2019, p. 112).

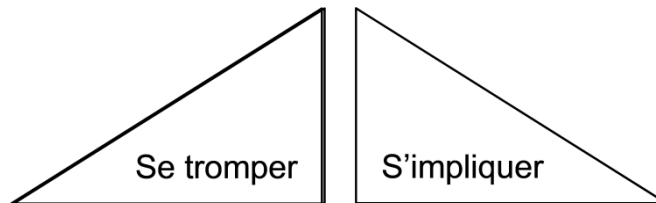


Figure 3b. Triangles représentant deux dimensions variant dans le même sens.

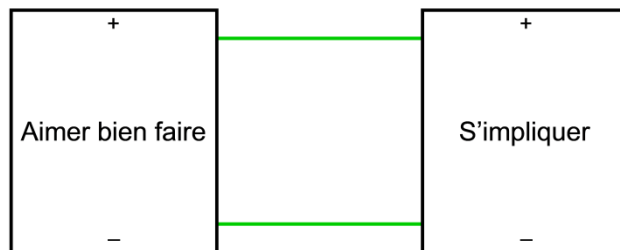


Figure 4a. Bâtonnets représentant deux dimensions variant dans le même sens.

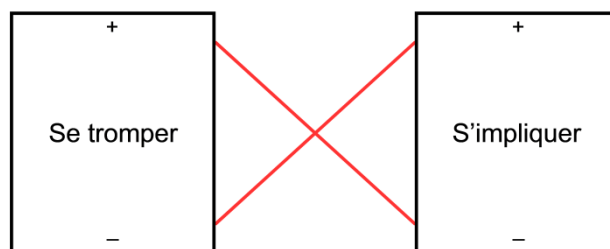


Figure 4b. Bâtonnets représentant deux dimensions variant en sens opposé.

tantôt dans le même sens, tantôt en sens opposés. Dans cette troisième mouture, le diagramme permet donc d'articuler deux dimensions, de représenter le sens, l'orientation de cette articulation. Il ne se limite pas à montrer l'existence d'une relation, mais représente l'orientation de ce lien. Il prévient les malentendus de la balance et se montre plus léger que les triangles lorsqu'il s'agit de représenter l'inversion d'une articulation.

Pour Marie Housen, cette forme résout les problèmes précédents : « Une fois, j'ai utilisé les triangles mais je me suis retrouvée "bloquée" quand j'essayais de voir si ça pouvait bouger dans d'autres sens [...] l'utilisation des bâtonnets m'a débloquée » (doctorante en sciences de l'éducation, communication personnelle).

En fait, cette représentation graphique de l'articulation entre deux dimensions constitue une première étape. Différents diagrammes peuvent ensuite être assemblés entre eux de manière à intégrer les articulations dans une schématisation représentant l'ensemble du phénomène analysé. Les diagrammes présentant une dimension commune sont assemblés de proche en proche (Figure 5a).

En assemblant les diagrammes, l'analyste construit progressivement des chapelets ou des « trains » de dimensions (Figure 5a). Ils sont simplifiés, en rassemblant les relations ++ et -- sous un trait vert et les relations +- et -+ sous un trait rouge (Figure 5b). L'assemblage des diagrammes et la simplification des relations permettent de composer progressivement une schématisation intégrative (Figure 6). Les diagrammes présentés jusqu'ici assistent ainsi le travail de conceptualisation intermédiaire entre les premières analyses du matériau et leur intégration réfléchie.

Formuler des hypothèses

Outre ses vertus analytiques (articuler et intégrer), le diagramme présente également des apports heuristiques. En effet, lorsque l'analyste représente l'articulation entre deux dimensions (par exemple, variant en sens contraire), la possibilité que ces deux dimensions varient dans le même sens devient évidente. En quelque sorte, le diagramme pose alors à l'analyste la question de cette possibilité. Représenter une articulation entre les deux dimensions au moyen d'un diagramme amène donc à s'interroger sur les situations qui présideraient à l'inversion de cette articulation. Le diagramme contribue donc non seulement à faire progresser l'analyse, mais il aide également à soulever des questions qui orienteront la suite des investigations sur le terrain.

Lorsqu'une relation est attestée dans le matériau, la représenter sur un diagramme amène à s'interroger sur l'existence et la pertinence de trois autres relations possibles (Dey, 2007) : si commettre des erreurs d'apprentissage égratigne l'implication (relation + - de la Figure 7a), l'absence d'erreurs amène-t-elle nécessairement à s'impliquer (relation - +)? Dans quelles situations cela arrive-t-il? Par ailleurs, existe-t-il des circonstances lors desquelles les erreurs de l'apprenant

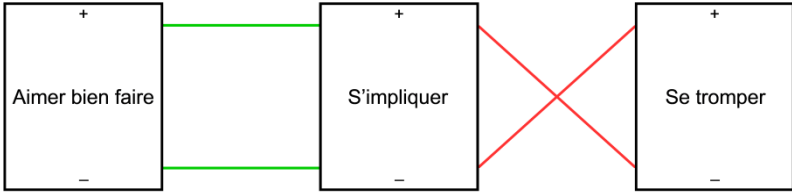


Figure 5a. Assembler des diagrammes en train ou en chapelet (d'après Lejeune, 2019).

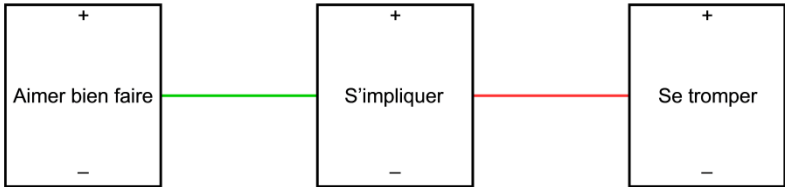


Figure 5b. Simplifier les relations d'un train/chapelet de diagrammes.

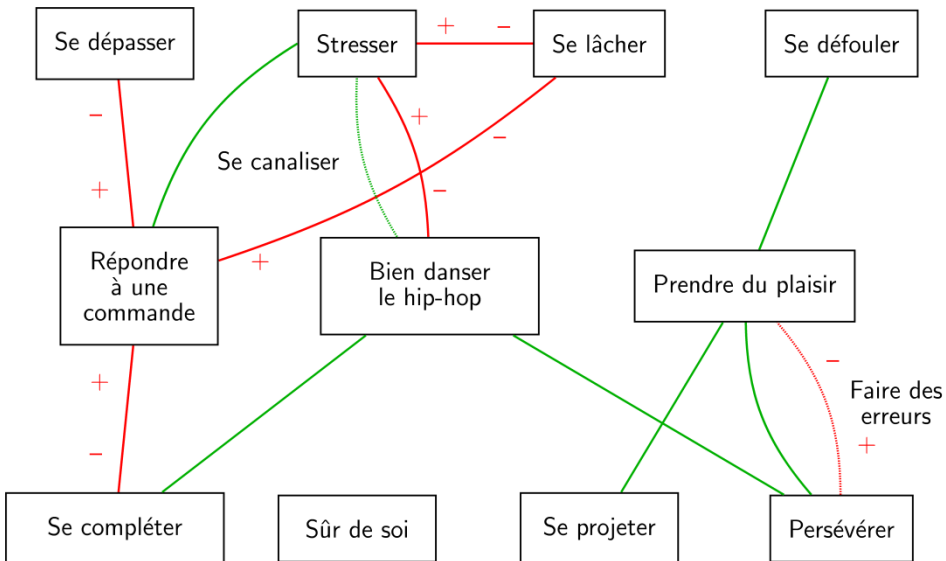


Figure 6. Schématisation intégrative (d'après Lejeune, 2019).

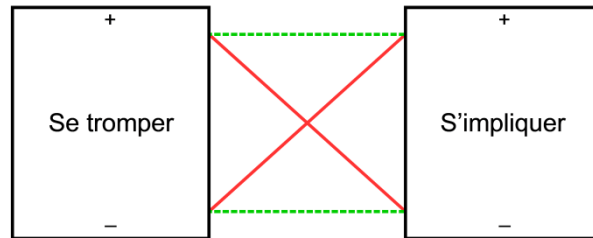


Figure 7a. Explorer les inversions d'une articulation (cas négatifs).

renforcent son implication (relation ++)? Enfin, à quelles conditions, moins se tromper amène-t-il à moins s'impliquer (relation --)?

Pour l'analyste, chacune de ces autres relations représente une question théorique, l'amenant à interroger son matériau et à approfondir sa compréhension du phénomène étudié (Faulx & Danse, 2017). Comme en témoigne Charlène Crahay, cela contribue autant à l'analyse qu'à l'enseignement de la recherche qualitative :

Ces diagrammes m'ont souvent été utiles pour visualiser les manques dans mon codage ouvert. Au regard de certains liens déjà effectués, d'autres m'apparaissaient importants, pour lesquels je manquais des étiquettes nécessaires. Pour les mêmes raisons, les étudiants ont également approfondi leur codage ouvert grâce à ces diagrammes (doctorante en criminologie, communication personnelle).

Pour s'aider à expliciter ces trois autres possibilités, l'analyste peut recourir à une table de 2 sur 2 (Dey, 2007; Faulx & Danse, 2017; Glaser, 1978; Strauss, 1987). Les bâtonnets constituent une autre possibilité, qui offre l'avantage de constituer une représentation graphique dédiée aux approches qualitatives. Ils évitent de convoquer la forme « tabulaire », associée aux chiffres.

Chacune des trois autres relations soulève une question sur les conditions nécessaires à une inversion de l'articulation représentée. Celles qui sont déjà attestées dans le matériau sont directement reportées sur le diagramme. Celles qui ne le sont pas constituent des hypothèses de moyenne portée. Ces hypothèses portent sur les circonstances, le contexte, la situation qui encadrent et conditionnent la manière dont les dimensions varient conjointement. Elles guident l'analyste sur la manière de poursuivre ses investigations empiriques.

En plus de cette vertu d'approfondissement, les questions sur les trois autres relations possibles constituent un test pour vérifier si le diagramme représente bien la variation conjointe de deux dimensions distinctes. Sans s'en rendre compte, l'analyste

peut en effet utiliser plusieurs synonymes désignant une même dimension, ou des antonymes renvoyant aux deux modalités opposées (+ et –) d’une même dimension. Deux formulations peuvent également renvoyer à deux dimensions imbriquées; elles entretiennent alors un rapport d’inclusion et non de variation conjointe.

Dans ces différents cas, que la relation initiale relève de la synonymie, de l’antonymie ou de l’inclusion, il est impossible de concevoir, imaginer ou explorer une situation dans laquelle l’articulation s’inverserait. Par exemple, si la première relation représente qu’« être tendue empêche de se détendre », il est difficile d’imaginer une situation inverse (dans laquelle « être tendue aiderait à se détendre »). Cela tient au fait qu’« être tendue » et « se détendre » constituent les deux polarités (– et +) d’une même dimension (« se détendre »).

Formuler des hypothèses et se poser des questions servent donc également à vérifier que le diagramme est correctement construit. Lorsqu’il est impossible de concevoir ou imaginer des situations présidant à l’inversion de l’articulation, c’est l’indice que ce n’est pas le cas.

Par contre, lorsque le diagramme représente effectivement la variation de deux dimensions et que celle-ci est explorée sur le terrain, chaque articulation est située, sa pertinence est rapportée à une situation donnée. Pour rendre compte de cette dépendance au contexte, le diagramme comporte la mention de ces situations le long des lignes tracées entre les dimensions. Sur la Figure 7b, la ligne pointillée verte et les mots « En équipe » représentent que, lorsqu’une personne apprend en équipe, se tromper l’incite à s’impliquer. « En équipe » désigne une situation qui inverse l’articulation de la Figure 4b.

Améliorer ses relances

En habituant l’analyste à se poser systématiquement des questions sur la pertinence d’une inversion de l’articulation (dans certaines situations déterminées), le diagramme contribue également à améliorer la manière dont on adresse des questions aux personnes que l’on rencontre. C’est là un apport « dialogique ».

Exemples de relances à « ça m’amuse » : Quand vous amusez-vous? Dans quels autres contextes vous amusez-vous? À quelle occasion vous amusez-vous moins (ou plus)? Qu’est-ce qui vous amène à [vous amuser]? Dans quelles circonstances cet amusement s’interrompt-il?

Toute personne ayant mené quelques entrevues reconnaîtra ci-dessus le type de relances que l’on ne manque pas de mobiliser pour approfondir un témoignage. Ces relances n’ont donc rien de spécifique ou d’exceptionnel. Ce qui est moins habituel, par contre, c’est de mobiliser un outil d’analyse du matériau pour inspirer ou renforcer sa démarche de terrain. Car ces relances ne sont qu’un exemple, adapté à la conduite

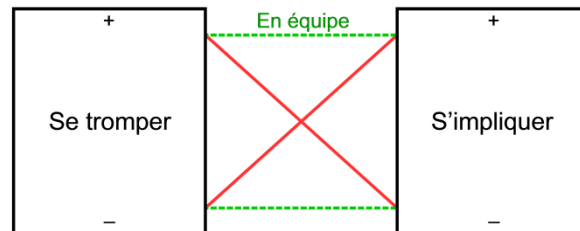


Figure 7b. Consigner les situations conditionnant une articulation.

d'entrevue. Un effet analogue se produit pour d'autres démarches de terrain (observation, ethnographie).

Avec un peu de pratique, il n'est même plus nécessaire d'attendre le traçage des diagrammes pour identifier, lors de l'interaction, de nouvelles questions à poser sur les circonstances, les situations ou les contextes qui amèneraient la personne rencontrée à se sentir, à se comporter ou à interagir différemment dans son quotidien. Celles-ci s'intègrent aux habitudes de l'analyste.

Rédiger sans compter ni classer

Outre ses vertus analytiques, heuristiques et dialogiques, le diagramme aide également à rédiger des conclusions intermédiaires. En effet, en dressant des diagrammes, l'analyste élabore des structures propositionnelles qui peuvent aisément être traduites en texte.

En quelque sorte, les propositions en question sont déjà rédigées au moment de tracer le diagramme. Les deux dimensions en constituent le sujet et l'objet; l'articulation en constitue le verbe. Il « suffit » de traduire les articulations représentant deux dimensions variant dans le même sens par « permet » et les articulations de dimensions variant en sens contraire par « empêche ». On obtient ainsi, à la lecture des diagrammes, des phrases dont l'agrégation constitue une première version des conclusions de la recherche.

Voici la mise en phrases de quelques articulations de la Figure 6. Les dimensions sont encadrées; les verbes d'articulations apparaissent en couleur; les situations sont soulignées.

Bien danser le hip-hop **aide à** se lâcher, à être sûr de soi et à se projeter.
Par contre, répondre à une commande **empêche de** se lâcher, de se dépasser et de se compléter. Répondre à une commande **fait** également stresser. Stresser **empêche de** bien danser et, ce faisant, paralyse. En

revanche, si on se canalise, stresser fait surmonter sa peur, contribue à mieux danser et donc dynamise (Lejeune, 2019, p. 126).

Évidemment, les verbes d'articulation ne se limitent pas à « permet » et « empêche ». La langue française recèle d'une variété de verbes (comme « garantit », « facilite », « aide », « contribue ») permettant également de traduire une articulation (en ajoutant plus de nuances que la « simple » relation graphique).

Dans le même esprit, lorsque deux dimensions varient en sens contraire l'une de l'autre, le verbe « empêche » n'est pertinent que lorsque la dimension est souhaitable; le verbe « évite » convient mieux lorsqu'il s'agit d'une dimension désagréable ou non recherchée. Ainsi écrit-on que la concentration « empêche » de se détendre, mais « évite » de se tromper.

Dans d'autres cas, lorsque les dimensions varient apparemment dans le même sens, le verbe « implique » convient mieux que « permet ». Lorsque le verbe « implique » convient pour traduire la relation entre les deux dimensions, c'est l'indice que les deux dimensions entretiennent un rapport d'inclusion ou d'équivalence, plus que d'articulation. C'est ainsi le cas de « stresser implique d'être nerveux » ou de « abandonner implique de laisser tomber ».

Le verbe « implique » constitue donc un test. Comme les questions sur l'impossibilité des situations, il permet de vérifier si le diagramme représente l'appartenance d'une dimension à l'autre voire deux instances (synonymes ou antonymes) d'une seule et même dimension. Ensemble, ces deux tests permettent de s'assurer que le diagramme représente bien la variation conjointe de deux dimensions distinctes.

Évidemment, une vertu des phrases d'articulation réside dans ce qu'elles permettent de rédiger des résultats intermédiaires dès la première analyse du matériau (le codage, la codification, l'étiquetage). De manière détournée, le traçage des diagrammes aide à dépasser les difficultés d'écriture que rencontrent les analystes (aussi bien novices qu'aguerris) au moment de mettre en forme leurs résultats.

Ces phrases évitent également de recourir au discours rapporté « les personnes rencontrées disent que ». Ce faisant, ces phrases d'articulations aident à se focaliser sur le phénomène analysé, sans le confondre avec la nature du matériau : ce qui est exprimé, lors d'une entrevue, importe plus que la nature verbale de cette rencontre (Lejeune, 2017). Enfin, la structure de ces phrases prévient également les quantifications, même implicites, comme « parfois » et « toujours » (Glaser & Strauss, 2014; Lejeune, 2019).

Traduire un diagramme en phrases oblige en outre à prendre conscience que la représentation d'une articulation est susceptible de recouvrir différentes directions. L'articulation de deux dimensions variant dans le même sens peut se traduire

différemment selon qu'une des dimensions favorise l'autre ou que les deux se renforcent mutuellement. Ainsi seule une lecture de gauche à droite est pertinente pour la Figure 4a « aimer bien faire incite à s'impliquer », la réciproque étant non seulement moins vraisemblable mais, surtout, absente du matériau. Par contre, la Figure 4b offre (au moins) deux lectures : de gauche à droite, « se tromper empêche de s'impliquer » et, de droite à gauche, « s'impliquer évite de se tromper ».

Traduire un diagramme en phrases invite donc à s'interroger sur le rôle de chaque dimension dans leur variation conjointe et leur éventuelle influence respective. Ce questionnement prolonge l'approfondissement suscité lors de l'exploration des situations qui encadrent l'articulation (section « formuler des hypothèses »). L'approfondissement concerne ici une même relation (et non une de ses trois autres combinatoires). Complémentaires, ces deux questionnements procèdent (évidemment) d'une même visée d'approfondissement.

À travers ces apports, la vocation des représentations graphiques se précise. Les diagrammes ne jouent pas (seulement) un rôle direct (et schématique) dans la communication; et la question n'est plus de savoir s'ils sont réservés à l'usage personnel de l'analyste ou s'ils constituent un outil de communication efficace, s'ils s'opposent au texte ou s'ils lui sont complémentaires. Leur apport est (aussi) indirect, en tant qu'inscription intermédiaire entre le matériau collecté et les conclusions. Tracer des diagrammes aide à se focaliser sur le phénomène à l'étude, à s'interroger à son propos, à en approfondir la compréhension, à le conceptualiser et à en rendre adéquatement compte.

Discussion

Les diagrammes présentés dans cet article s'inscrivent doublement dans la veine ouverte par Charles Sanders Peirce. D'une part, ils assemblent des « atomes » (les dimensions) pour en faire des « molécules » (les articulations puis les premières conclusions). D'autre part, ils constituent des outils d'expérimentation par la pensée.

Malgré ces qualités, ces diagrammes peuvent paraître réducteurs en ce qu'ils représentent l'articulation de deux dimensions à la fois. Cette configuration binaire suscite des réserves sur d'éventuels présupposés dualistes qu'embarqueraient ces diagrammes. Bien que légitime, cette méfiance se méprend en partie. En fait, les diagrammes ne représentent pas une relation strictement binaire, mais plutôt tertiaire, puisque chaque relation (entre deux dimensions) est située. Pour chaque articulation, le diagramme représente donc deux dimensions et une situation.

Par ailleurs, les diagrammes décomposent (temporairement, à des fins d'approfondissement) des configurations complexes. Ainsi, une configuration triangulaire impliquant trois dimensions (et au moins autant de situations) se décompose en autant de diagrammes.

Cette décomposition en dyades peut sembler artificielle. En un sens, cette artificialité est assumée. Comme exposé plus haut, penser d'abord la relation entre deux dimensions oblige l'analyste à envisager la pertinence des trois autres relations, à s'interroger sur les situations qui rendent possibles ces relations, voire à se mettre à leur recherche sur le terrain. Il s'agit en quelque sorte de ralentir le geste de mise en relation, afin de le poser de manière plus réfléchie.

Ce ralentissement n'implique cependant pas de multiplier les tâches entre le matériau et les conclusions. En aidant à articuler les dimensions, les diagrammes aident à produire une analyse présentant du relief et de la profondeur, par opposition à un strict relevé des dimensions, auquel déboucherait une analyse réduite au codage (codification, étiquetage). Accéder à cette complexité ne nécessite pas de procéder en deux étapes distinctes. Multiplier les « étapes » serait en effet artificiel, voire contre-productif (Charmaz, 2014). Dans ma propre pratique, j'articule les dimensions dès leur formulation initiale (dans la marge, lors de la première analyse du matériau). Mes enseignements invitent également à procéder de cette manière. Selon sa sensibilité, l'analyste trace directement les diagrammes dans la marge ou y consigne d'emblée les phrases d'articulation présentées plus haut.

La conception des diagrammes tient donc compte des réserves à l'encontre des propositions précédentes. Pour cette raison, les diagrammes ne présupposent ni l'orientation ni l'ordre des dimensions articulées. Ce faisant, ils tiennent compte des méfiances envers tout modèle préexistant et des réserves à l'encontre de la causalité. Ils ambitionnent également de convenir aux différentes disciplines (ils ne relèvent pas spécifiquement de la sociologie).

Pour autant, la neutralité épistémologique des diagrammes n'est pas totale. Par construction, les diagrammes présentés dans cet article présupposent que les dimensions varient en fonction des situations. Ils excluent donc « ce qui ne varie pas » comme, par exemple, la taille d'une personne. Certes, il arrive que la taille importe dans un sens (se faufiler dans une anfractuosité) ou dans un autre (gagner un match de basket). La taille s'avère alors plus ou moins pertinente. Mais la taille, elle-même, ne change pas en fonction du contexte. Pour autant, il ne s'agit pas de l'exclure de l'analyse; simplement, le diagramme est conçu pour rendre compte de ce qui varie (sa pertinence), et non de ce qui ne varie pas (la taille, elle-même). Cela peut sembler évident ou trivial, mais privilégier la variation inscrit les diagrammes dans une perspective interactionniste. Ces outils rendent ainsi mieux compte des émotions et de l'expérience vécue que des traits de personnalités (Becker, 1985; Charmaz, 2014).

D'autres présupposés relèvent de la métaphore visuelle elle-même. Avec les bâtonnets, l'importance d'une dimension se représente verticalement. Contrairement aux plateaux de la balance, ce qui est important figure en haut du diagramme. En un sens, reconduire cette convention facilite la prise en main des bâtonnets et évite les

malentendus. Mais, d'un autre côté, on pourrait s'inquiéter que les bâtonnets adoptent une convention ayant cours dans les techniques quantitatives (notamment dans les histogrammes produits en statistiques). À l'inverse, les balances et les triangles (écartés pour des raisons pratiques) présentaient l'avantage de constituer des représentations graphiques dont la spécificité empêchait l'assimilation aux approches quantitatives. Évidemment, la pertinence d'un tel argument dépend de la manière dont on envisage le rapport entre méthode quantitative et qualitative. Si elles sont considérées comme complémentaires, les points communs entre les bâtonnets et les histogrammes ne sont pas gênants (voire constituent une force). Par contre, si des raisons épistémologiques ou didactiques motivent une opposition entre ces méthodes, cette proximité devient problématique.

Par ailleurs, les doubles bâtonnets ne conviennent ni à toutes les analyses ni à tout le monde. Ainsi, les articulations croisées restituent mal les processus dont l'analyste a décomposé les étapes se conditionnant les unes après les autres. De même, si la forme graphique facilite le travail de certaines personnes, d'autres éprouvent des difficultés voire des blocages à passer par la représentation graphique. Voici ce qu'Alix Hubert confie à ce sujet.

Quand je tente d'en réaliser moi-même, j'ai systématiquement le sentiment de forcer mes idées à prendre une forme qui ne convient pas. J'ai souvent l'impression que ça simplifie ma réflexion à l'excès, que mes idées sont vidées de leur complexité et dépouillées de leurs nuances (doctorante en anthropologie, communication personnelle).

Quand les diagrammes ne conviennent pas, rédiger un compte-rendu réflexif ou analytique, consigner ses hypothèses dans son journal de bord, préparer son entrevue par écrit ou à voix haute (même sans interlocuteur) s'avèrent plus adapté et plus productif qu'un diagramme ou qu'une autre représentation graphique.

Enfin, les diagrammes reconduisent le même pari didactique qu'Anselm Strauss : expliciter précisément les opérations que suppose l'articulation. En retour, cette proposition encourt le même risque (que ces procédures fassent oublier la nécessité de conceptualiser).

Conclusion

Les diagrammes en forme de doubles bâtonnets présentent des vertus didactiques, heuristiques, dialogiques et rédactionnelles. Ils permettent de dépasser le codage, d'articuler des dimensions et d'intégrer des résultats. Le ralentissement qu'ils induisent aide à générer de nouvelles hypothèses et permet ainsi d'approfondir l'analyse. Ces diagrammes aident également à formuler des relances pertinentes sur le terrain et à rédiger de premiers résultats. Les outils présentés ne constituent cependant pas la panacée : ils ne fournissent pas une solution universelle convenant dans tous les cas. Ils

proposent néanmoins une solution légère, souple et flexible qui présente le mérite de la simplicité, tant pour débiter que pour améliorer une pratique déjà aguerrie.

Références

- Becker, H. S. (1985). *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*. Métailié.
- Bryant, A. (2019). *The varieties of grounded theory*. Sage Publications.
- Bryant, A., & Charmaz, K. (2007). *The Sage handbook of grounded theory*. Sage Publications.
- Charmaz, K. (2014). *Constructing grounded theory. A practical guide through qualitative analysis*. Sage Publications.
- Clarke, A. E., & Friese, C. (2007). Grounded theorizing using situational analysis. Dans A. Bryant, & K. Charmaz (Éds), *The Sage handbook of grounded theory* (pp. 363-398). Sage Publications.
- Corbin, J., & Strauss, A. L. (2008). *Basics of qualitative research. Techniques and procedures for developing grounded theory*. Sage Publications.
- Demazière, D., & Dubar, C. (2004). *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple de récits d'insertion*. Presses de l'Université Laval.
- Dey, I (1993). *Qualitative data analysis: A user friendly guide for social scientists*. Routledge.
- Dey, I (2007). Grounding categories. Dans A. Bryant, & K. Charmaz (Éds), *The Sage handbook of grounded theory* (pp. 167-190). Sage Publications.
- Faulx, D., & Danse, C. (2017). *Apprendre à penser autrement. La mise au carré, un processus d'analyse et de créativité au service du langage et des idées*. Enrick B.
- Fielding, N. G., & Lee, R. M. (1998). *Computer analysis and qualitative research*. Sage Publications.
- Glaser, B. G. (1978). *Advances in the methodology of grounded theory. Theoretical sensitivity*. The Sociology Press.
- Glaser, B. G. (1992). *Emergence vs forcing. Basics of grounded theory analysis*. The Sociology Press.
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (2014). *Transitions statutaires : une théorie formelle*. Academic Press Fribourg.
- Kelle, U. (2019). The status of theories and models in grounded theory. Dans A. Bryant, & K. Charmaz (Éds), *The Sage handbook of current developments in grounded theory* (pp. 68-88). Sage Publications.

- Kendall, J. (1999). Axial coding and the grounded theory controversy. *Western Journal of Nursing Research*, 21(6), 743-757.
- Lejeune, C. (2014). *Manuel d'analyse qualitative. Analyser sans compter ni classer*. De Boeck.
- Lejeune, C. (2017). Analyser les contenus, les discours ou les vécus? À chaque méthode ses logiciels! Dans M. Santiago-Delefosse, & M. del Rio Carral (Éds), *Les méthodes qualitatives en psychologie et sciences humaines de la santé* (pp. 203-224). Dunod.
- Lejeune, C. (2019). *Manuel d'analyse qualitative. Analyser sans compter ni classer* (2^e éd.). De Boeck.
- Miles, M. B., & Huberman, A. M. (2003). *Analyse des données qualitatives*. De Boeck.
- Olivier de Sardan, J.-P. (2008). *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Academia-Bruylant.
- Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée. *Cahiers de recherche sociologique*, (23), 147-181.
- Reichertz, J. (2007). Abduction: The logic of discovery of grounded theory. Dans A. Bryant, & K. Charmaz (Éds), *The Sage handbook of grounded theory* (pp. 214-228). Sage Publications.
- Silver, C., & Lewins, A. (2014). *Using software in qualitative research: A step-by-step guide*. Sage Publications.
- Stern, P. N. (2007). On solid ground: Essential properties for growing grounded theory. Dans A. Bryant, & K. Charmaz (Éds), *The Sage handbook of grounded theory* (pp. 114-126). Sage Publications.
- Strauss, A. L. (1987). *Qualitative analysis for social scientists*. Cambridge University Press.
- Tesch, R. (1990). *Qualitative research: Analysis types and software tools*. Falmer.

Pour citer cet article :

Lejeune, C. (2023). Balances, triangles et bâtonnets. Tracer des diagrammes pour articuler son analyse, rédiger ses conclusions et collecter son matériau. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (27), 95-113.

Christophe Lejeune étudie comment des associations de volontaires relèvent de grands défis techniques, comme concevoir un logiciel libre ou restaurer un train à vapeur. Pour mener ses investigations, il recourt à l'ethnographie, au journal de bord et à l'analyse par théorisation ancrée. Ses recherches portent également sur la formalisation des méthodes qualitatives. Dans ce cadre, il a conçu le logiciel libre d'analyse qualitative et collaborative *Cassandra* et il est l'auteur du Manuel d'analyse qualitative. Analyser sans compter ni classer.

Pour joindre l'auteur :
christophe.lejeune@uliege.be